

Le rôle capital de la substitution

Nous pouvons alors revenir à « La rhétorique restreinte », où l'on trouve une idée voisine de celle de masque, qui explique l'accusation de mensonge :

Par définition, tout trope consiste en une substitution de termes, et par conséquent suggère une *équivalence* entre ces deux termes, même si leur rapport n'est nullement analogique : dire *voile* pour *navire*, c'est faire de la voile le substitut, donc l'équivalent du navire. Or, le rapport sémantique le plus proche de l'équivalence, c'est évidemment la similitude, spontanément ressentie comme une quasi-identité, même s'il ne s'agit que d'une ressemblance partielle. Il y a donc, semble-t-il, une confusion presque inévitable, et qu'on serait tenté de considérer comme « naturelle » entre *valoir pour* et *être comme* au nom de quoi n'importe quel trope peut *passer pour* une métaphore. Toute sémiotique rationnelle doit se constituer en réaction contre cette illusion apparemment première, *illusion symboliste* que Bachelard aurait pu ranger au nombre de ces obstacles épistémologiques que la connaissance objective doit surmonter en les « psychanalysant ». La motivation illusoire du signe, par excellence, c'est la motivation analogiste, et l'on dirait volontiers que le premier mouvement de l'esprit, devant un rapport sémantique quelconque, est de le considérer comme analogique, même s'il est d'une autre nature, et même s'il est purement « arbitraire », comme il arrive le plus souvent dans la sémosis linguistique par exemple : d'où la croyance spontanée en la ressemblance des mots aux choses, qu'illustre l'éternel cratylisme – lequel a toujours fonctionné comme l'idéologie, ou la « théorie indigène » du langage poétique.⁵³

Une fois de plus, ce développement de Genette possède une grande force de séduction, et l'on ne peut que tomber d'accord sur un certain nombre de points : le rôle central de la substitution dans le destin de la métaphore, notamment, et la survalorisation du rapport analogique dans certains cas – par exemple avec la référence au cratylisme, même si celle-ci cumule en fait plusieurs types d'analogies, pas toutes « métaphoriques ». Gérard Genette met en particulier le doigt sur le point central en soulignant la confusion entre « valoir pour » (le rapport de substitution) et « être

52 *Ibid.*, p. 251.

53 Gérard Genette, « La rhétorique restreinte », *op. cit.*, p. 251.

comme » (le rapport d'analogie) : la définition de la métaphore organise souvent le passage de l'un à l'autre lorsqu'elle présente celle-ci comme désignant quelque chose *dans les termes* d'autre chose, ou *sous le signe* d'autre chose (comme souvent en langue anglaise) ou la métaphore comme désignant une chose en utilisant un mot *à la place* d'un autre (plus fréquemment dans les langues romanes). Mais il faut souligner que cette remarque, cette « confusion presque inévitable » vaut *pour lui aussi*, et peut-être même surtout, qui réserve une place à part à la métaphore *in absentia*. De ce point de vue, les contempteurs de la métaphore ressemblent beaucoup à certains thuriféraires, et notamment Genette à ceux qu'il critique. Pourquoi la métaphore *in absentia* est-elle la seule à être appelée *métaphore*, si ce n'est précisément parce qu'on ne veut voir en elle qu'une cumularde, qu'une confusionniste, jouant des deux rapports de l'« être comme » et du « valoir pour », parce qu'elle seule *vaut pour* quelque chose avec lequel elle entretient un rapport de similitude ? N'était-il pas préférable, au contraire, au nom du souci de rigueur tant invoqué, de ne conserver qu'un seul des deux critères ?

C'est d'ailleurs une dernière assimilation qui complète ce premier portrait implicite de la métaphore : derrière la confusion justement relevée entre « valoir pour » et « être comme », on perçoit une autre confusion, sur laquelle joue également Genette, avec « passer pour ». C'est presque le même jeu de mots que chez Turbayne entre « prendre », utiliser, et « méprendre », confondre. On le retrouve aussi chez Lacan, entre autres exemples : « *Un mot pour un autre*, telle est la formule de la métaphore », peut-on lire en effet dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient » où Lacan dénonce auparavant, de façon cohérente, la « définition » surréaliste de la métaphore : « L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne. »⁵⁴

De l'idée de substitution, on est donc passé à l'idée d'illusion, de confusion (« un mot pour un autre »), d'imposture (« passer pour »), presque de prestidigitation, notamment sous la plume de Genette. Et celui-ci de confondre d'ailleurs « l'illusion symboliste » et la « motivation analogiste », également « illusoire », puis de jouer sur l'idée d'arbitraire du signe pour accréditer l'idée d'une manipulation, l'« arbitraire » du signe – bien qu'entre guillemets – étant bel et bien *masqué*, selon lui, par l'idée d'analogie. C'est ainsi que, de proche en proche, Genette est tenté de rendre la métaphore responsable de cet « éternel cratylisme » à juste titre dénoncé. Mais seul le choix de travailler sur la métaphore *in absentia* permet de donner, là encore, une vraisemblance à cette accusation, parce qu'elle offre des prises pour assimiler la métaphore à un signe, alors que seule la métaphore morte n'en devient un. La métaphore vivante réside en effet dans le dialogue entre deux signes au moins, l'élément comparé étant lui aussi présent dans le discours, comme Lacan lui-même n'omet pas de l'indiquer plus haut, malgré son vocabulaire jakobsonien (« le signifiant occulté restant présent », connecté « au reste de la chaîne ») : la tension entre les deux éléments empêche donc, dans la plupart des usages métaphoriques, in compris *in absentia*, de parler d'*occultation*.

C'est ainsi, en montant en épingle quelques exemples de métaphores mortes, usées, voire surréalistes, « inconscientes » (chez Lacan puis chez Genette), que la métaphore peut se faire illusionniste, escamoteuse. L'accusation de mensonge trouve évidemment là, elle aussi, sa source : la métaphore cacherait le comparé comme un signe trompeur escamotant son vrai signifié. De

54 Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits I*, Seuil, Paris, 1971, collection Points (paru initialement en 1966), p. 265.

même, pour élaborer son idée de masque, de simulacre, Turbayne commence par rappeler la définition aristotélicienne de la métaphore, dont le « caractère inapproprié résulte de l'usage d'un signe dans un sens différent de l'habituel » : il bâtit explicitement sa théorie sur cette conception de la métaphore comme trope, sur l'idée d'un mot mis à la place d'un autre.⁵⁵

La meilleure preuve du caractère finalement très contingent de cette accusation de mensonge, de dissimulation, se trouve dans un autre article du numéro 16 de la revue *Communications*. Dans « Synecdoques », Todorov propose un dépassement entre les deux théories présentes dans l'article de Genette :

À côté de la théorie « classique » de la métaphore comme exception [c'est une figure parmi d'autres, un mot impropre qui plus est] et la théorie « romantique » de la métaphore comme règle [tout le langage est métaphorique], il existe une troisième théorie, qu'on pourrait appeler « formelle » : celle qui consiste à décrire le phénomène linguistique en lui-même, et à l'intérieur d'une coupe synchronique. On l'a vue annoncée par Aristote, sous une forme à vrai dire désavantageuse : non seulement à cause de la croyance au sens propre, mais aussi de celle que le nouveau sens *remplace* l'ancien. I. A. Richards sera le premier à remarquer que, plutôt que d'une substitution, il s'agit d'une *interaction*. Le sens principal ne disparaît pas (sinon il n'y aurait pas de métaphore), il recule au deuxième plan, derrière le sens métaphorique ; entre les deux s'établit une relation qui semble être une affirmation d'identité, une mise en équivalence [...].⁵⁶

Seulement, après ce début prometteur (à l'exception, peut-être, de l'idée de « recul » du sens principal, d'« identité » entre les significations), Todorov maintient la distinction entre figures de mots et figures du discours, parce que les premières permettent une théorie des sens multiples :

Une telle explication ne vaut, évidemment, que pour les tropes. En ce qui concerne les figures (sans changement de sens), [...] ce sont comme des figures géométriques apposées sur la transparence du langage : répétitions, antithèses, gradations, chiasme ; elles sont comme une grille à travers laquelle nous commençons à percevoir ce qui jouissait jusqu'alors de l'invisibilité du « naturel » : le langage. La figure de rhétorique, c'est du langage perçu en tant quel tel.

Notons au passage que Todorov ne s'est pas tellement émancipé de la « croyance au sens propre », comme il l'affirme : pourquoi insister sur cette distinction entre figures de mots et figures du discours, sinon ? Pourquoi faire de la notion de trope une exception, alors que le phénomène d'interaction trouve sa source dans la tension entre deux mots, qui n'est pas moins présente dans la métaphore *in praesentia* et la comparaison que dans la métaphore *in absentia* ? Et, pour cette interaction évoquée entre différents sens, fallait-il vraiment suggérer qu'elle avait lieu entre sens « propre » et sens figuré (« sens principal » et « sens métaphorique »), plutôt qu'entre deux sens également « principaux » ?

Mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui importe, c'est que, même si la métaphore n'est accusée d'aucun travers dans l'article de Todorov, l'argumentation est très proche de celle de Genette. Les conditions qui permettent la critique sont déjà là. Le trope reste celui qui *dissimule* la convention dans le langage, qui crée *l'illusion* de la transparence. La notion de langage, assez ambiguë ici, semble venir du concept de langue chez Saussure, conçue comme système de signes : Todorov veut évoquer le « faux naturel » du langage, son arbitraire constitutif, que la figure *révèle*, à l'opposé du

55 Turbayne, *The Myth of Metaphor*, *op. cit.*, p. 11.

56 T. Todorov, « Synecdoques », *Communications* n°16, *op. cit.*, p. 43.

trope. On voit bien alors que rien n'imposait d'accuser spécifiquement la métaphore, au sein du système structural : la notion même de trope convenait tout aussi bien, puisqu'elle concentrait – même nuancée, comme ici chez Todorov – l'idée de substitution.

La métaphore comme violence contre le langage et le réel

Cette idée d'une dissimulation propre à la métaphore n'en conduit pas moins certains auteurs à suggérer l'idée d'une véritable violence de la figure.

On pourrait commencer par *Structure du langage poétique*, en 1966, où c'est encore très discret : Jean Cohen présente la poésie comme « violation systématique du code du langage, chacune des figures se spécifiant comme infraction à l'une des règles qui composent ce code ». La poésie n'est pas, pour lui, « de la prose *plus* quelque chose », c'est « de l'antiprose » : « Sous cet aspect, elle apparaît comme totalement négative, comme une forme de pathologie du langage. » L'auteur signale néanmoins, ensuite, que « cette première phase en implique une autre, positive celle-là », que « la poésie ne détruit le langage ordinaire que pour le reconstruire sur un plan supérieur ». ⁵⁷ Mais, comme il le souligne lui-même, c'est cette première phase qui est la plus développée dans son livre, la dernière n'étant exposée pour l'essentiel que dans le dernier chapitre. Ce n'est pas seulement pour des raisons de méthode ou de nouveauté scientifique, comme il l'avance, c'est évidemment parce que cette première étape est la plus compatible avec l'herméneutique du soupçon propre au structuralisme. La seconde, qui appelle davantage une herméneutique « instaurative », pour reprendre l'expression de Gilbert Durand, ne pouvait que susciter des doutes, des problèmes théoriques, et c'est probablement à elle que songeait Genette quand il évoquait la métaphore qui jouait le rôle de Marie la contemplative, qui s'appropriait « la meilleure part », laissant la mauvaise à Marthe : Cohen est d'ailleurs cité dans « La rhétorique restreinte », on s'en souvient ; il prend des coups, alors que la théorie structurale de la métaphore lui doit beaucoup (comme cela est reconnu par le groupe μ , par exemple, un peu aussi, mais moins nettement, par Le Guern). Quoi qu'il en soit, la métaphore apparaît *ensuite* comme « violation du code de la langue », faisant suite à une prédication impertinente, à une « violation du code de la parole ». La métaphore est en effet identifiée par Cohen à la seconde étape, à la « réduction d'écart » suivant la perception d'un « écart », dans un mouvement qui le conduit d'ailleurs à identifier toute réduction d'écart à la métaphore, élargissement de sens légitimement critiqué par le groupe μ . On pourrait donc dire, en s'écartant légèrement de la lettre des propos de Cohen, que la métaphore est formée de deux violations symétriques du code du langage. Il s'agit selon lui d'« écarter » le premier signifié de la métaphore pour qu'ensuite un second signifié « prenne sa place » : « Là est le but de la poésie : obtenir une mutation de la langue qui est en même temps, nous le verrons, une métamorphose mentale ». ⁵⁸

Cette conception est joliment rappelée en conclusion, dans un passage qui n'est pas sans rappeler Victor Chklovski : « La métaphore n'est pas seulement changement de sens, elle en est la métamorphose. La parole poétique est tout à la fois mort et résurrection du langage. » Seulement, ce qui frappe le plus dans cet ouvrage, c'est que Jean Cohen ne pense jamais la possibilité d'une novation de sens à travers la métaphore ou la poésie : le sens est *seulement* métamorphosé. À la

⁵⁷ Jean Cohen, *Structure du langage poétique*, Flammarion, Paris, 2009, coll. Champs essais, p. 50.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 108-109.

dénotation s'ajoute une connotation purement « émotionnelle », un « sens émotionnel » qui constitue la métaphore poétique, « l'image émotionnelle ». On ne peut s'empêcher de percevoir comme une régression l'idée que « la métaphore est nécessaire » *de la même façon* que « la poésie est art, c'est-à-dire artifice », autrement dit qu'elles répondent toutes deux au besoin de subvertir le langage ordinaire, trop étroitement dénotatif. C'est ainsi que l'auteur peut conclure : « c'est pourquoi le poète est tenu de violer le langage s'il veut lever ce visage pathétique du monde, dont l'apparition produit en nous cette forme limite de la joie esthétique que Valéry appelle "enchantement". »⁵⁹

Aussi *Structure du langage poétique* ne s'éloigne-t-il pas beaucoup finalement de la vieille tradition rhétorique : si la poésie et la métaphore constituent de l'antiprose, ils n'en ressemblent pas moins à un simple « supplément d'âme », malgré les dénégations, déployant un luxe de procédés sans rien apporter d'autre qu'un plaisir assez vain. Cette idée de « sens émotionnel », qu'on retrouve chez Le Guern sous la forme d'une simple « image associée »⁶⁰ qui se superpose à la signification du premier mot, comme une connotation qui n'apporterait aucune information logique, rejoint la vieille idée des *mots natifs*, du *sens propre*, qui seraient ornés, maquillés par la métaphore – celle-ci introduisant un risque de malentendu mais aussi un éclat supplémentaire, qui compenserait le défaut de précision. Seulement, comme Jean Cohen perçoit malgré tout la puissance de la métaphore, il n'en reste pas à cette idée traditionnelle dans la rhétorique : il introduit l'idée de *viol* du langage (mais surtout au sens de violation de son code, comme on peut enfreindre le code de la route, même s'il joue de l'ambiguïté) ainsi que l'idée de *métamorphose* mentale.

La première partie de cette conception qu'on pourrait dire romantique est justement relevée par le groupe μ , qui évoque « la théorie, fort en vogue au XIX^e siècle, de l'art comme phénomène pathologique » et signale, pour désigner l'*écart* pratiqué par les figures, à côté de la métaphore du *viol* (pour Cohen), celles de la *faute* (Charles Bally), de l'*abus* (Valéry), du *scandale* (Barthes), de l'*anomalie* (Todorov), de la *folie* (Aragon), de la *déviaton* (Spitzer), de la *subversion* (J. Peytard), de l'*infraction* (M. Thiry), etc.⁶¹ La métaphore est évidemment concernée, comme reine des écarts ou des « réductions d'écart ». Georges Kleiber le souligne d'ailleurs en poursuivant la liste des auteurs, de Cohen et Todorov à Searle et Prandi, qui évoquent à leur façon ce « quelque chose qui "cloche" à la base d'une métaphore ».⁶² C'est ce premier versant de l'activité métaphorique qui permet, si l'on suit cette conception, d'accuser la métaphore : en dissimulant le mot d'origine, et en escamotant le sens propre du mot métaphorique, c'est le réel lui-même qui est bousculé – la métaphore semble opérer un tour de passe-passe entre les référents. Il suffit alors d'omettre la seconde phase reconnue par Jean Cohen, la reconstruction de la référence après sa démolition, pour que la violence apparaisse gratuite, et que la métaphore en soit reconnue responsable. Il faut signaler néanmoins qu'il a préparé le terrain, dans la mesure où il ne souligne pas, comme Ricœur, l'idée que la métaphore *construit* une référence *autre* sur les ruines de la première référence : chez lui, elle semble reconstruire *presque à l'identique* ce qui a été détruit. Même si l'on devine l'idée, chère à Chklovski, d'une référence rénovée, d'une vision débarrassée des préjugés, elle est étouffée par les catégories de dénotation et de connotation, surtout quand celle-ci reste « émotionnelle » : la métaphore n'apporte pas de nouveaux « signifiés », de nouvelles idées.

Mais c'est avec le groupe de Liège que l'accusation apparaît vraiment. On peut lire en effet, dans *Rhétorique générale*, au début du chapitre sur les « métallogismes » :

59 *Ibid.*, p. 213-214.

60 Michel Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, *op. cit.*, p. 20-21 par exemple.

61 Groupe μ , *Rhétorique générale*, *op. cit.*, p. 16.

62 G. Kleiber, « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », *art. cit.*, p. 102.

Quelle que soit la définition qu'on en donne, et même si on en conteste la « réalité », le « réel » apparaît à l'homme de science comme le « paradis des amours adultes » qu'il faut sans cesse retrouver ou redécouvrir pour en fixer l'image fidèle dans un langage dont la qualité suprême est l'objectivité. L'homme de lettres, comme l'homme de la rue, s'accommode mal du respect dû à cette sacro-sainte objectivité. Ou il la tient pour un leurre, ou il en sent les contraintes et ne rêve que d'y échapper. Ou il la nie, ou il la viole. Tantôt il joue sur les mots, tantôt sur les choses.

Les métrasèmes [les tropes] viennent à son secours quand il s'agit de passer d'une signification à l'autre. Ils « pervertissent » le sens des mots pour nous faire croire qu'un homme n'est pas un homme, mais un lion, un crabe ou un vermisseau. Un chat n'est pas un chat, mais un empereur, un sphinx ou une femme. Le poète alors, qu'il soit dans la rue ou dans les lettres, nous fait croire ce qu'il croit lui-même, il nous fait voir ce qu'il veut voir et il n'utilise des « figures » de rhétorique que pour « défigurer » des signes.

Or, au lieu de « pervertir » ainsi le sens des mots, au lieu de travailler le langage, le rhétoricien, amateur ou de profession, peut faire appel à l'objectivité de la réalité telle qu'elle « est », pour franchement s'en séparer et tirer effet de cette distanciation.⁶³

À force de refouler les référents de la théorie, de ne considérer qu'abstraitement les figures de mots, comme le groupe μ le fait, en particulier dans le chapitre précédent sur les « métrasèmes », cette place manquante finit par resurgir, plus naïve que jamais, avec cette introduction sur « les métallogismes ». En effet, on trouve ici cette étrange idée, renversée, de la situation : malgré quelques passages qui suggèrent le contraire, malgré les guillemets à « réalité » par exemple, *l'objectivité semble là, à portée de main* ; l'homme du commun « s'accommode[rait] mal du respect dû à cette sacro-sainte objectivité », il la refoulerait, il la fuirait à l'aide des figures de mots, quand « le rhétoricien », lui, pourrait « faire appel à l'objectivité de la réalité telle qu'elle “est” ». L'homme de science seul se préoccuperait de « retrouver ou redécouvrir » le réel, « perverti », *dénaturé* par les figures. L'homme de lettres ou de la rue, lui, soumis à la mauvaise foi, tiendrait l'objectivité éloignée. Le mal est presque nommé, à travers l'intertextualité baudelairienne, « le paradis des amours adultes » évoquant « le vert paradis des amours enfantines » : il s'agit de l'infantilisme, ou du moins de la tendance à préférer une construction imaginaire du monde, une forme de dénégation, à la « vraie vie ».

Cet étrange psychologisme, surtout aussi allusif, n'est pas fortuit : l'idée est formulée, un peu plus loin, que le rhétoricien doit se faire « psychanalyste » : « une rhétorique est possible, qui ne donne au locuteur et à l'écrivain aucun conseil, son but étant de repérer dans un discours que les psychologues diraient “manifeste” des sens “latents” que la métaphore [la figure] suggère en les répudiant. » Le rhétoricien-analyste aurait ainsi pour tâche de libérer les significations, de révéler les sens cachés, refoulés par « l'homme de lettres » ou du commun, un peu comme le prônaient les surréalistes. On retrouve d'ailleurs cette conjonction entre rhétorique et psychanalyse chez Genette aussi, qui signale qu'il serait possible de psychanalyser la tendance à la « métaphore générale ». Dans les deux cas, l'influence de Lacan est probable (les *Écrits* ont été publiés quatre ans plus tôt, en même temps que l'ouvrage de Cohen), même si Genette cite surtout Bachelard.

Quoi qu'il en soit, au début de ce chapitre sur les métallogismes, le mal est ensuite *localisé*, au sein même de la rhétorique. Le groupe μ n'en reste pas à condamner une certaine disposition de l'homme, mais il accuse l'outil de la dénégation, *le métrasème*, dont fait partie la métaphore : les métrasèmes « “pervertissent” le sens des mots » ; avec elles, « un chat n'est pas un chat » ; « le

63 *Ibid.*, p. 123.

poète [...] nous fait croire ce qu'il croit lui-même, il nous fait voir ce qu'il veut voir et il n'use des "figures" de rhétorique que pour "défigurer" des signes. » L'idée centrale qui résume l'action néfaste des tropes et justifie cette condamnation tient en une expression familière : « un chat est un chat »... Le poète *refuserait* cette réalité-là. C'est bien ce que suggère le groupe μ , dans les lignes qui suivent, lorsqu'il écrit : « rien sans doute n'est moins "figuré" qu'une expression du type : "Un chat est un chat" ». Et le groupe de Liège, se plaçant du côté de « M. Bonsens » (« de bon sens »...) contre « le poète », qu'il soit « inconscient ou professionnel », s'en prend alors à Baudelaire et à ses images.

Les métaphores sont donc particulièrement visées, dans tout ce passage : à travers la critique des figures de mots, on reconnaît la métaphore d'Aristote, tournée en dérision (la métaphore veut « nous faire croire qu'un homme n'est pas un homme, mais un lion, un crabe ou un vermisseau »), ou celle de Baudelaire, dans le poème « Le Chat », cité peu après (« C'est l'esprit familier du lieu ; / Il juge, il préside, il inspire / Toutes choses en son empire ; / Peut-être est-il fée, est-il dieu ? »). En jouant avec l'expression « un chat est un chat », le groupe de Liège suggère une incompatibilité radicale entre métaphore et adéquation au réel : comble de la figure, la métaphore serait aux antipodes de l'exactitude, qui se présente ici sous la forme de la tautologie.

On devine alors l'idée qu'il y aurait de bonnes figures et de mauvaises figures, comme les trois exemples qui suivent dans *Rhétorique générale* le suggèrent, avec d'abord la métaphore *in praesentia* « le chat est un dieu », puis la métaphore avec hyperbole « ce chat, c'est un tigre » et enfin le paradoxe « ceci n'est pas un chat ». Dans la division entre métrasémèmes et métalogismes, en effet, ce n'est pas seulement une distinction entre tropes et non-tropes qui s'exprime (entre figures du mot, avec changements de sens, et figures de pensée, sans changement de sens), mais aussi entre bon usage et mauvais usage, entre vérité et fausseté : à la question de l'étendue des figures se superpose nettement des jugements de valeur. Cette seconde question est reprise plus loin, et subit des inflexions : les tropes y apparaissent comme « ni vrai ni faux », et les métalogismes comme forcément « faux », les premiers relevant plutôt du « non-sens », *ignorant* la logique, et les seconds, qui relèvent de la « fausseté », de la « pseudo-proposition », *défiant* la logique.⁶⁴ Mais ces développements qui précisent et atténuent les premiers jugements proférés n'en font pas disparaître pour autant l'impact. En témoigne le passage suivant, qui débute significativement par l'expression d'un doute : « Sans doute, les métaboles [les figures] ne se présentent pas toujours sous la forme prédicative, mais il est toujours possible de les y réduire. Dans ce cas, le métrasémème est toujours une "pseudo-proposition", car il présente une contradiction que la logique récuse et que la rhétorique assume. C'est vrai de la métaphore, c'est vrai aussi des autres métrasémèmes. » C'est pourtant là un point décisif : si la métaphore *in absentia* peut être « réduite » à une métaphore *in praesentia*, c'est toute la distinction métrasémème / métalogisme qui s'écroule. Mais le groupe de Liège ne s'y attarde pas, sous prétexte que le métalogisme intéresse davantage le logicien, « car il impose une falsification ostensive », car il s'inscrit dans une « situation ostensive » et que, sans cette situation, « le logicien ne peut assigner [à la figure] une valeur de vérité ». C'était pourtant la même « situation ostensive » qui permettait de récupérer le chat de Baudelaire du côté du métalogisme.

Ainsi, la difficulté à superposer toutes les distinctions, difficulté qui s'accroît au fur et à mesure que l'on avance dans le chapitre, maintient presque intacte la charge initiale, celle qui est nettement perçue au moment où la notion de métalogisme est définie. Aussi la superposition d'une analyse en termes de logique à la question du découpage rhétorique, puis aux questions axiologiques voire

64 *Ibid.*, p. 130-133.

« aléthiques » initiales, suggère bien l'idée d'une métaphore falsificatrice, défigurante, et l'existence d'autres « figures » plus respectueuses des faits et des « visages », plus probes : le refus d'intégrer « Le chat est un dieu » aux métallogismes, alors que nous n'avons plus affaire à un mot mais à un énoncé, à une « pseudo-proposition », est éloquent.

Les différents exemples employés sont d'ailleurs intéressants à plus d'un titre. La « mauvaise » figure, la métaphore qui s'oppose au « bon usage » et au « bon sens » évoqués par le groupe μ , le métasémème pur, à savoir « Le chat est un dieu », est donc inspiré de Baudelaire. C'est une métaphore qui associe deux termes très différents, deux isotopies éloignées, comme plus loin « l'homme est un roseau » : cet élément qui n'est pas mentionné explicitement, la double isotopie, semble pourtant décisif dans la typologie proposée. La « bonne » figure par excellence, le métallogisme pur, c'est le paradoxe à la Magritte : « Ceci n'est pas un chat », qui dénonce les apparences, la fiction de la poésie ou de l'art, qui participe pleinement de la « distanciation » réclamée par le groupe μ . La figure intermédiaire, le métallogisme impur, où il entre encore du métasémème, c'est « Ce chat, c'est un tigre », où « la métaphore s'unit à l'hyperbole ». ⁶⁵ Le premier critère avancé pour distinguer le premier cas des deux suivants, c'est la présence d'un démonstratif (« Ceci », « Ce chat » et non « Le chat »), le fait que les deux derniers renvoient « à un au-delà du langage », et non le premier. Les trois exemples peuvent néanmoins « modifier notre regard sur les choses », mais seuls les deux derniers « ne dérange[nt] pas le lexique », ne tentent pas d'agir sur les concepts même – comme, ici, d'affecter le concept « chat », en lui adjoignant l'idée de divinité par exemple. Selon le groupe de Liège, en effet, « si l'usage ratifiait » la métaphore baudelairienne, « elle imposerait du même coup une modification sémantique », une perception différente du chat.

Nous ne sommes pas loin de l'idée défendue par Turbayne, qui constitue d'ailleurs une référence essentielle des pages sur le métallogisme et la logique : c'est bien la notion d'erreur catégorielle (*category mistake*) qui justifie la thèse des auteurs de *Rhétorique générale*. Ceux-ci font d'ailleurs remarquer que cette notion, empruntée à Ryle, « qui sert à dénoncer l'absurdité du cartésianisme, est rebaptisée “*category confusion*” par Turbayne, qui l'oppose à la “*category fusion*”, en quoi l'auteur voit la procédure d'élaboration de la métaphore ». ⁶⁶ Le groupe de Liège a raison de faire remarquer alors que « la procédure est la même », dans les deux cas, qui consiste à présenter des faits « *comme* s'ils appartenaient à une catégorie logique » autre que la leur, même s'il objecte : « mais, condamnée par la logique, [cette procédure] est reconnue par la rhétorique qui s'efforce de distinguer la métaphore de l'erreur et du non-sens. » On voit ici que la division métallogisme / métasémème recoupe la dualité constante dans l'ouvrage de Turbayne entre « bon usage » et « mésusage » de la métaphore, ou plutôt, pour reprendre ses termes, entre *utiliser* la métaphore et *être utilisé* par elle. Dans les deux œuvres, pourtant, la métaphore reste empreinte d'un fort soupçon, malgré les nuances et les précautions introduites. De la fusion à la confusion, il n'y a qu'un pas. Or, si le danger de fusion et de confusion existe en effet, il n'est pas dit que la métaphore vivante œuvre à la fusion des deux termes, bien au contraire : la tension entre les deux pôles y est heureusement maintenue, parfaitement présente à l'esprit. C'est quand l'énoncé est extrait de son contexte qu'il perd de son paradoxe, de sa tension, et qu'un terme *peut* devenir le substitut d'un autre, procéder à *une sorte* de fusion – sans pour autant perdre immédiatement, totalement, son paradoxe, sa tension, d'ailleurs, dans la mesure où le contexte peut rester présent à l'esprit. C'est quand la totalité de ce contexte, à force d'être implicite, n'est plus perçue, ou quand il reste présent à l'esprit mais partiellement, de

65 *Ibid.*, p. 123-124.

66 *Ibid.*, p. 129-130.

façon stéréotypée, que la métaphore perd tout ou partie de la richesse de son paradoxe. Le poème de Baudelaire atteste du fonctionnement différent de la métaphore vive, lui qui précisément n'appelle jamais son chat « le dieu », qui ne dit pas non plus « *le chat* » d'ailleurs, mais qui rapproche « un chat », celui qui se promène dans son appartement en même temps que dans son esprit, de toutes sortes de créatures imaginaires : nulle *fusion* proposée avec un dieu ou une fée, mais au contraire *un jeu* avec l'idée de dieu laïc et celle, romantique, de la Muse. Autrement dit, la métaphore du masque ne convient pas, que ce masque soit pris pour lui-même ou confondu avec le visage, si elle prétend par là désigner l'action *en général* de la métaphore. Ce problème se trouve surtout dans *Rhétorique générale*. Même si Turbayne associe trop étroitement la métaphore à la fusion ou à la confusion, même s'il place d'une certaine façon la source du problème dans la nature même de la métaphore, il précise bien que l'erreur vient de la seule métaphore morte, quand on s'en laisse compter par elle.⁶⁷ En revanche, c'est à propos de la métaphore vive *aussi* que le groupe μ conserve l'idée d'« erreur » ou de « non-sens », puisqu'il précise : « La distinction entre la fausseté et le non-sens peut être utile en rhétorique. Elle permet de distinguer deux types d'énoncés qui recouvrent ce que nous avons appelés jusqu'ici métasèmes et métalogismes. »⁶⁸ Distinguer le métasème comme « ni vrai ni faux » et le métalogisme comme « faux », comme cela est récapitulé dans le tableau qui suit, deux pages plus loin, cela répond à des définitions logiques acceptables, du moment que l'on fait référence à l'idée de « contradiction » dans le procès métaphorique. Mais, quand le groupe μ commence en évoquant le risque consubstantiel à la métaphore de modifier le concept de chat dans un sens religieux, le passage ne s'affiche pas seulement comme une blague : la superposition de l'idée de fausseté, de « contradiction logique », avec d'autres problématiques, notamment idéologiques, introduit bel et bien une nouvelle confusion.

La métaphore est donc soupçonnée de pouvoir agir négativement sur le réel : si la « défiguration » rhétorique est acceptée par la communauté linguistique, c'est évidemment le réel lui-même qui finit « défiguré ». Le fait n'est d'ailleurs pas faux : tout l'ouvrage de Turbayne est consacré à ce « mythe » qui peut s'exprimer dans la métaphore, et imposer ses représentations. Mais il est frappant de considérer que les néo-rhétoriciens n'envisagent jamais ce pouvoir de re-figuration de la métaphore que sous un angle négatif. On pourrait même ajouter qu'ils ne lui accordent *jamais vraiment explicitement* ce pouvoir par ailleurs. C'est le paradoxe de ce procès larvé contre la métaphore, de cette accusation de mensonge, d'illusion, de manipulation : elle repose sur le postulat d'une information *nulle*, mais elle tire ses effets, ses métaphores les plus polémiques, de l'idée d'information *fausse*. Sur le plan théorique, les pouvoirs les plus intéressants de la métaphore ne sont jamais vraiment reconnus : elle reste souvent un pur jeu sur les apparences, inconsistant, qui n'apporte qu'une connotation « émotionnelle », un pur miroitement de surface, une redistribution arbitraire des signifiants et des signifiés. Mais la violence de la charge contre la figure, que l'on découvre parfois, témoigne de la conscience confuse de ses pouvoirs.

L'accusation, de ce point de vue, est donc plus claire chez Turbayne. On pourrait citer, pour en témoigner, le tout début de son ouvrage :

Dans le but d'illustrer les faits, de les contrôler plus efficacement, dans le but d'induire certaines dispositions d'esprit ou d'inculquer des façons de se comporter, certains artistes, philosophes, théologiens et scientifiques ont utilisé des procédés variés. L'un d'eux extraordinairement fameux, souvent utilisé pour éclairer des domaines qui sinon seraient restés obscurs, est le modèle, ou

67 Turbayne, *The Myth of Metaphor*, *op. cit.*, p. 65-66.

68 Groupe μ , *Rhétorique générale*, *op. cit.*, p. 131.

métaphore. Son utilisation implique la prétention que quelque chose est bien cette chose quand elle ne l'est pas. Hobbes prétendait que l'État était un monstre aux membres innombrables ou Léviathan ; Shakespeare qu'il était une ruche d'abeilles, « créatures qui par une loi de la nature enseignent l'art de l'ordre à un royaume peuplé. » Platon, en revanche, présenta les faits obscurs de la nature humaine comme s'il s'agissait de faits lumineux à propos de l'État. Descartes prétendit que l'esprit dans le corps était le pilote d'un navire ; Locke qu'il s'agissait d'une pièce, vide à la naissance mais ensuite meublée ; et Hume qu'il s'agissait d'un théâtre. Les théologiens ont prétendu que la relation entre Dieu et l'homme était celle du père au fils. Les théoriciens de l'optique ont prétendu que nous voyons par la géométrie. Les experts du métal présentent les faits concernant les métaux qui rompent après un usage prolongé comme s'ils souffraient de fatigue, tandis que les physiciens font croire parfois que la lumière se déplace sous forme d'ondes, et à d'autres moments qu'elle consiste en corpuscules, afin de tenir compte des différents faits observables dans le déplacement de la lumière.⁶⁹

Ce développement n'est pas censé illustrer la « mauvaise part » de la métaphore, quand la confusion l'emporte : c'est, sinon la « bonne » part qui est présentée ici, du moins la métaphore dans l'ensemble de ses pouvoirs. On notera néanmoins que les exemples suggèrent déjà l'idée d'une puissance dangereuse. La première définition de la figure est aussi d'une remarquable ambiguïté : « son utilisation implique la prétention que quelque chose est bien cette chose quand elle ne l'est pas », autrement dit que c'est vrai quand ça n'est pas le cas (« *Its use involves the pretense that something is the case when it is not* »). « Pretense » suggère même l'idée d'illusion. Ce que j'ai rendu par « prétention » renvoie en effet, comme on l'a vu, à l'idée de simulacre, de faux-semblant. En fait, ce mot est solidaire de l'idée de masque, de déguisement : c'est la métaphore du théâtre, du jeu scénique qui est filée à travers tout *The Myth of metaphor*.⁷⁰

Puis Turbayne distingue le bon usage et le mauvais usage de la métaphore, l'usage conscient du masque et la confusion du masque avec le visage, comme on l'a vu plus haut. Il en vient ainsi au point central de sa thèse :

Aussi bien le faux-semblant que l'erreur impliquent, selon les termes de Gilbert Ryle, « la présentation des faits appartenant à une catégorie dans les termes appropriés à l'autre. » Les deux impliquent donc le passage d'une catégorie à une autre (*the crossing of different sorts*). Mais alors que le premier cas consiste à représenter les faits d'une certaine catégorie *comme si* elles appartenaient à une autre, le second consiste à prétendre qu'ils y appartiennent vraiment. Alors que le premier n'ajoute évidemment rien au processus lui-même, le second implique l'ajout de caractéristiques qui sont les produits de la spéculation ou de l'invention au lieu de la découverte. Cela implique ainsi l'insinuation de la métaphysique. La juxtaposition des titres « métaphore » et « métaphysique » dans les pages de *l'Encyclopaedia Britannica* a une signification plus riche que celle prévue par les éditeurs.

L'histoire de la science peut être envisagée du point de vue qu'elle enregistre les tentatives de placer des déguisements métaphysiques sur les visages des processus et des procédures. Après que le déguisement ou le masque a été porté pendant un temps considérable il a tendance à se fondre au visage, et il devient extrêmement difficile de « voir à travers » lui. Nous pouvons encore pénétrer des masques évidents comme le Pilote, le Théâtre, l'Onde et le Corpuscule. Mais dans d'autres le maquillage est caché. Ryle a vu à travers le Fantôme dans la Machine, et il l'a peut-être mis à plat. Freud a pénétré l'image du Père. Certains ont seulement levé les déguisements pour les remplacer par des neufs. Parmi ceux-là, certains ont été conscients de ce qu'ils faisaient ; d'autres ont été pris par leurs propres systèmes.

69 Turbayne, *The Myth of Metaphor*, *op. cit.*, p. 3.

70 C'est d'ailleurs reconnu page 29, où l'auteur fait référence, à propos de Descartes et Newton, aux Idoles de la Scène de Bacon : « ces scientifiques ont confondu leurs “pièces de théâtre” avec les événements qu'ils représentaient, de la manière que Bacon décrit ».

Leurrés de penser qu'ils étaient sortis de la métaphysique, ils étaient en fait en train de remplacer des théories métaphysiques qu'ils avaient trouvées désagréables par d'autres plus agréables pour eux.⁷¹

D'où la nécessité de faire éclater le mythe dans la métaphore, de révéler celle-ci en la « déshabillant », de la faire accéder à nouveau à la conscience, pour montrer que la « fusion » qu'elle organise entre deux éléments est, en l'occurrence, une confusion :

Dans ce but, je tente de faire éclater la métaphysique du mécanisme. Ce que je fais, *d'abord*, en exposant le mécanisme comme l'une de ces occurrences où l'on est victime d'une métaphore. J'ai choisi Descartes et Newton comme d'excellents exemples de métaphysiciens du mécanisme *malgré eux*, c'est-à-dire comme des victimes inconscientes de la métaphore de la grande machine. Ces deux grands « passeurs de catégories » (« *sort-crossers* ») de notre époque moderne nous ont tellement imposé leur attribution arbitraire des faits qu'elle est maintenant entrée dans la cénesthésie du Monde Occidental tout entier. Ensemble, ils ont fondé une église, plus puissante que celle fondée par Pierre et Paul, dont les dogmes sont maintenant si bien enracinés que toute personne qui essaie de ré-assigner les faits est coupable de pire que l'hérésie ; il s'oppose à la vérité scientifique. Car l'attribution acceptée est maintenant identifiée avec la science. Tout cela se fait donc en dépit de la maigre opposition offerte par les théologiens, par quelques poètes, et par encore moins de philosophes, qui, en général, ont été victimes de leurs propres métaphores au même degré que leurs rivaux. Ils ont opposé une métaphysique, élaborée sans y penser, à une autre. Ils ont agi au mauvais niveau.⁷²

La métaphore de l'Église est éloquente, et résume bien l'idée de Turbayne : l'abus de métaphore nous fait entrer dans une illusion, elle la fait *vivre*. L'idée est belle, et semble-t-il juste, dans une certaine mesure. On peut seulement regretter qu'il y ait, sous sa plume, cette distinction entre la bonne métaphore, celle « qui n'ajoute rien au processus », parfaitement transparente, grâce au coup de baguette magique de la conscience, et la mauvaise métaphore, sise en plein royaume de la confusion, grenouille ensorcelée qui mène au mythe. La puissance formante de la métaphore n'est pas assez clairement reconnue : le mythe n'est pas forcément illusion, il est avant tout fiction, et il existe déjà dans les « bonnes métaphores ». Aussi, la reconnaissance de la puissance de la métaphore semble presque systématiquement rejeter celle-ci du côté de l'autoritarisme, dès qu'elle ne se contente pas d'« éclairer des domaines [...] obscurs » mais qu'elle se risque à remodeler la perception du monde. Dans la phrase que nous avons traduit par « [Descartes et Newton] nous ont tellement imposé leur attribution arbitraire des faits [...] », l'expression d'origine souligne davantage encore cette idée d'une métaphore qui nous impose son arbitraire (« [they] *have so imposed their arbitrary allocation of the facts upon us* »). On pourrait même dire, selon Turbayne, que Descartes et Newton ont imposé *sur nous* leur jugement arbitraire : il y a ici l'idée d'une domination, d'ailleurs confirmée plus loin. La métaphore mythifiée est donc semblable à une institution oppressante, aux innombrables *victimes* (le terme est régulièrement repris). Et l'auteur de citer *La République* de Platon ou *L'Interprétation des rêves* de Freud comme d'autres exemples possibles. Il semble même y avoir, pour Turbayne, une fatalité : à chaque fois que l'on propose une nouvelle métaphore, même pour apporter des lumières nouvelles, la métaphore prend le contrôle. Même si cela n'est pas présenté ainsi, la prise de conscience nécessaire apparaît comme une affaire prométhéenne, dont peu seraient capables, un vrai travail de Sisyphe, toujours à recommencer.

De ce point de vue, l'ouvrage de Lakoff et Johnson peut être perçu comme une reprise de celui

71 Turbayne, *op. cit.*, p. 3-4.

72 *Ibid.*, p. 5.

de Turbayne : ils prolongent sa réflexion. Tout la réflexion de *The Myth of metaphor* est déjà tournée vers ce qu'ils nommeront les métaphores structurantes. Seulement, dans les grandes lignes de leur travail, même si cela n'est pas dit en ces termes, la métaphore n'est plus vraiment perçue comme mythe, comme leurre dont on pourrait se débarrasser, mais comme la matière même de la pensée, comme une donnée de base. Ce faisant, ils ne s'intéressent plus vraiment à la question du danger de la métaphore, de l'idéologie.

Avant de quitter Turbayne, je voudrais attirer l'attention sur une autre expression qu'il emploie, concernant la métaphore : après avoir été présentée comme « apparence », « faux-semblant » (*pretense*), et avant de l'être comme « erreur catégorielle » (*category mistake*), la métaphore est définie comme « passage d'une catégorie à une autre » (*the crossing of different sorts*). Les grands auteurs de métaphores, « métaphysiciens sans le savoir » selon lui, sont ainsi appelés « passeurs de catégories » (*sort-crossers*) : l'expression est frappante, d'abord parce qu'elle rappelle l'étymologie de la métaphore, mais aussi parce que cette idée de franchissement (*crossing*) suggère l'idée d'un obstacle surmonté. Seulement, on voit aussi le lien possible avec l'idée de ligne rouge dépassée, voire avec l'idée du passage d'un monde à un autre, notamment du monde physique à celui de la métaphysique, surtout dans ce contexte où le lien entre métaphore et métaphysique est souligné. D'où cette précision de Turbayne sur son projet. Il s'agit en effet de montrer :

D'abord, qu'il existe un remède contre la domination imposée, non par des généraux, des hommes d'État, et des hommes d'action, dont le pouvoir se dissout quand ils se retirent, mais par les grands passeurs de catégories, dont la puissance augmente quand ils meurent – le remède étant fourni par la prise de conscience de la métaphore ; et, ensuite, que la métaphysique qui domine encore la science et fascine l'esprit des hommes n'est qu'une métaphore, et une métaphore limitée.⁷³

On reconnaît ici une thèse voisine de celle déjà défendue par Nietzsche, et reprise plus récemment par Derrida. Seulement, s'il faut contester la fétichisation de la métaphore, que ce soit d'ailleurs pour louer ou condamner celle-ci, il convient de ne pas assimiler la confiance dans le pouvoir de la métaphore d'atteindre le réel, même imparfaitement, à je ne sais quelle croyance métaphysique, comme semble le faire parfois Turbayne. En effet, il ne s'agit pas de contester le rôle de la métaphore dans l'abus, plus largement, du raisonnement par analogie, et dans la dissimulation de ce raisonnement dans le concept qui s'oublie métaphore. Mais, là où Nietzsche maintenait une tension bienvenue, dénonçait la métaphore qui s'oublie métaphore, mais défendait que toute pensée est métaphorique, il ne faudrait pas dénoncer unilatéralement la métaphore, faire porter le soupçon trop exclusivement sur elle. Turbayne semble tomber dans ce travers, par moments, par exemple lorsqu'il emploie ici la belle expression de « passeurs de catégories » : même s'il n'est pas douteux que les auteurs possèdent une responsabilité lorsqu'ils élaborent une théorie, faut-il accuser davantage Freud ou Marx que leurs épigones, par exemple, lorsque certaines métaphores sont mal comprises ? Il semble en effet que la responsabilité soit souvent partagée, comme le suggère également l'auteur de *The Myth of Metaphor*, mais il semble que le mal n'est pas tant dans le « passage de catégories », comme l'expression de Turbayne le suggère trop, qu'il n'est pas non plus – ou du moins pas toujours – dans le seul oubli de la métaphore, mais aussi et surtout dans le choix plus ou moins fin de la métaphore, plus ou moins heureux, ainsi que dans la richesse ou non de son élaboration, trop souvent négligée ultérieurement. Autrement dit, le mal ne serait pas seulement

⁷³ *Ibid.*, p. 5-6.

dans le choix de certaines métaphores, de tel ou tel comparant, mais aussi dans certaines conceptions de la métaphore, quand elle est réduite d'une part à un mot qui en *remplace* un autre, et d'autre part à un mot *isolé* de tous ses relais dans l'énoncé complet, dans le discours où il s'inscrit – ou, si l'on s'affranchit de la première limitation, quand la métaphore est réduite à ces deux mots, sans le contexte qui pourtant *fait partie*, d'une certaine façon, de la métaphore, qu'elle soit filée ou non. L'oubli de la métaphore dans le concept n'est d'ailleurs pas autre chose : l'oubli de la tension entre le comparé et le comparant, d'une part, et d'autre part l'oubli du contexte qui précise cette tension et délimite le paradoxe. Pour reformuler encore l'idée, on pourrait dire que le problème vient souvent de l'interprétation de la métaphore, et non pas tant de la métaphore elle-même : certaines métaphores qui témoignent des scrupules les plus grands (je pense par exemple à celles de Freud) sont parfois *mal interprétées*, quand d'autres métaphores sont *mal élaborées*, dès le départ – on pourrait dire alors qu'elles sont mal interprétées *par leur auteur même*, qui en est resté à une compréhension insuffisante de l'intuition qui se faisait jour en lui. Parler de « fusion » qui peut déboucher sur de la confusion n'explique donc pas le problème, ne remonte pas assez vers lui : le problème est plutôt d'ordre intellectuel, lié à une analyse insuffisante, et il se double d'un problème d'écriture ou de lecture, d'une éthique et d'une esthétique de l'écriture et de la lecture, quand l'intuition qui préside à la métaphore est mal formulée ou mal interprétée – les deux étant indissolubles, l'interprétation d'une métaphore étant toujours, de par sa dose d'implicite, (re)formulation de l'idée.

C'est ainsi, très logiquement, que le soupçon vis-à-vis de la métaphore se développe souvent à partir de métaphores excentriques, voire désinvoltes, et finalement très marginales. Dans *Rhétorique générale*, dans la partie consacrée au métalogisme et à la logique, la métaphore en général est rapprochée du « jeu de langage » permis par une phrase comme « César est un nombre premier ». Le sens d'un tel énoncé « est toujours possible », nous dit le groupe μ , « en modifiant effrontément le sens des mots ». Et, symptomatiquement, les auteurs mentionnent le projet surréaliste de fusionner « le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de *surréalité* », faisant allusion à la conception surréaliste « officielle » de la métaphore, consistant à associer deux réalités, quelles qu'elles soient, et à faire confiance à l'effet produit. Sinon, ajoutent-ils, « ces énoncés ont tout au plus un sens métaphorique, c'est-à-dire un sens possible pour qui admet la transgression des catégories logiques. »⁷⁴ La métaphore « en général » n'est pas tout à fait assimilée à ces « jeux de langage », mais elle en est donc très proche, et l'on perçoit bien, dans la dernière phrase, où la référence à Turbayne est patente, la tentation de *ne pas admettre* cette « transgression des catégories », comme s'il était possible de *ne pas admettre* les métaphores.

Quelques mois plus tard, l'article de Genette consonne étrangement avec l'ouvrage du groupe μ , lorsqu'il s'achève par l'idée que « pendant deux siècles (le XVII^e et le XVIII^e), et surtout en France, cette tendance “naturelle” à la valorisation – et parfois à la surestimation – de la métaphore a été refoulé – ce qui n'était sans doute pas la bonne façon de la “psychanalyser” » et que « le romantisme et le symbolisme lui ont rendu sa liberté », avant d'ajouter :

Mais le surréalisme, au moins dans sa doctrine, est resté à cet égard plus fidèle qu'on ne le croit généralement à l'esprit du XIX^e siècle, comme le montre assez bien cette déclaration d'André Breton : « (Après de la métaphore et de la comparaison) les autres “figures” que persiste à énumérer la rhétorique sont absolument dépourvues d'intérêt. Seul le déclic analogique nous passionne : c'est

74 Groupe μ , *Rhétorique générale*, *op. cit.*, p. 130-131.

seulement par lui que nous pouvons agir sur le moteur du monde ». La préférence s'exprime ici sans détour, comme c'est son droit, mais pour le coup c'est la motivation qui nous arrête – et, disons-le, qui nous gêne ; car cette action *par analogie* sur le « moteur du monde » ne peut vraiment avoir qu'un sens, qui est : retour à la magie.

Ce passage, qui constitue la vraie conclusion de « La rhétorique restreinte », est d'autant plus frappant qu'il pointe quelque chose de juste, chez Breton : le goût conjoint pour la magie, pour l'occultisme, et pour la métaphore, qui n'est d'ailleurs pas, notons-le au passage, séparée de la comparaison chez lui. C'est le présupposé de tout son article qui semble ici explicité : la métaphore et le raisonnement analogique sont rejetés au nom de leurs *virtualités* magiques, de leur prétendue irrationalité, nullement discutée, nullement nuancée. Le problème, en l'occurrence, c'est que Genette pense la métaphore de l'intérieur même de ce qu'il veut rejeter : il attribue à la métaphore ce que Breton, par le coup de force de son manifeste, lui a attribué. Il est donc condamné à un certain aveuglement : il ne peut distinguer ce qui appartient en propre à la métaphore et ce qui lui appartient de façon occasionnelle, voire ce qui lui est attribué de façon abusive. Cela le conduit à adopter des positions changeantes : nous verrons plus loin que, quatre ans plus tôt, dans « Figures », Genette semblait valoriser le caractère « intraduisible » de la métaphore surréaliste, cet « écart » qui apparaît maximal entre « la ligne du signifié » et « la ligne du signifiant », qui lui donne son aspect « vertigineux », alors que dans « La rhétorique restreinte » il souligne l'irrationalité de ses rapprochements, il en dénonce l'imposture. Mais, dans les deux cas, il lie le sort de la métaphore à cette irrationalité : au lieu de découpler métaphore et « magie », ou de nuancer cette assimilation, il ne fait que renverser la position surréaliste, et stigmatiser sa figure phare.

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples qui vont dans le même sens, qui suggèrent une inadéquation entre la métaphore – ou plus largement les figures – et le réel. Dans « Synecdoques », pour rappeler l'importance du « langage indirect », Todorov évoque par exemple le travail de Genette sur Proust et précise que le langage figuré « n'est pas le propre du salon des Guermantes : lorsqu'un jeune Dogon emploie un euphémisme, il parle par métaphore ; mais lorsqu'il nomme les organes sexuels par leur nom, c'est pour indiquer, par métonymie, qu'il a atteint l'âge où l'on connaît les noms des choses. »⁷⁵ C'est toujours la même logique : à la métaphore les jeux sans conséquences des salons ou de l'enfance, à la métonymie la tâche de se rapprocher du réel ; la métaphore n'est pas pour ceux qui savent appeler un chat un chat.

L'ensemble de ces représentations trouve sa principale origine dans la distribution même des figures, des définitions, au sein de la rhétorique. Le conflit entre métaphore et métonymie, notamment, a joué un rôle décisif au XX^e siècle. Il est assez bien posé par Ricœur, lorsqu'il conclut ainsi un paragraphe consacré à la pensée de Gaston Esnault, qui a joué selon Albert Henry un rôle de précurseur : « la métonymie suit l'ordre des choses et procède analytiquement, tandis que la métaphore joue sur la compréhension sur un mode synthétique, intuitif, par une réaction qui part de l'imagination et atteint l'imagination ; c'est pourquoi l'équivalence imaginative instaurée par la métaphore fait plus violence au réel que la métonymie qui respecte les liens inscrits dans les faits. »⁷⁶

Le sentiment d'évidence qui se dégage d'une telle distinction, centrale chez Albert Henry, repose

75 Todorov, « Synecdoques », *op. cit.*, p. 50.

76 Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, *op. cit.*, p. 255, à propos de Gaston Esnault, *L'Imagination populaire, métaphores occidentales*, PUF, Paris, 1925. Notons néanmoins que c'est surtout la théorie d'Albert Henry qui se trouve ici résumée, telle qu'elle apparaît dans *Métonymie et Métaphore*, Klincksieck, Paris, 1971, p. 63-64 notamment.

encore une fois sur les apparences. Il y a par exemple un travail analytique aussi dans les métaphores riches, vives. L'auteur de *Métonymie et métaphore* le reconnaît, de fait, lorsqu'il analyse telle « métaphore véritablement explicitée » ou ces autres « à deux termes » ou « à trois termes ». ⁷⁷ Seulement, si on peut l'oublier, c'est à cause de ces métaphores convenues, qui reposent sur un symbole, comme « Achille est un lion », où l'analyse du comparant ne semble plus nécessaire. De plus, si Albert Henry ne le mentionne pas, c'est entre autres qu'il inclut la métonymie dans la métaphore, ce qui permet à l'auteur de déposséder en apparence la figure d'analogie d'un trait qui lui appartient pourtant en propre, et ainsi de dénoncer la « passion aveugle » des poètes pour ce « mensonge qu'est la métaphore », celle-ci étant « plus exposée que la métonymie à la fantaisie gratuite et même à l'élucubration ». ⁷⁸

En cela, il y a rupture et, en même temps, une forte continuité par rapport à Gaston Esnault. Pour celui-ci aussi, la métaphore s'oppose à la métonymie comme « une intuition » en liberté à « une relation objective en raccourci » : « la métaphore est un impressionnisme synthétique » quand la métonymie, elle, « ne joint, du biais qui lui convient, que des objets qui sont naturellement et objectivement liés ». ⁷⁹ Mais il n'y a nulle charge contre la figure d'analogie chez Esnault. Même si son pouvoir heuristique n'est pas nettement reconnu, elle est célébrée comme créatrice : « Elle est poésie – et “faiseuse” » alors que « la métonymie n'ouvre pas de chemins comme l'intuition métaphorique », elle se contente de brûler « les étapes de chemins trop connus ». Comme la synecdoque, elle est « d'un art nettement inférieur ». Seulement, bien que sensible au pouvoir de l'imagination, préférant « l'intuition » des « découvreurs » à la « déduction » du commun des savants, Esnault reproduit l'opposition entre une raison scientifique et une imagination poétique et prépare ainsi la position d'un Albert Henry. ⁸⁰ Reste que, pour l'auteur de *L'Imagination populaire*, la métonymie témoigne aussi d'une « attitude subjective », elle porte « une main non-scientifique mais expéditive sur des objets qui sont liés entre eux ». La métaphore n'est donc pas encore un mensonge. Même si, « sans doute, on pourrait trouver une qualification commune qui lierait la synecdoque et la métonymie comme respectueuses toutes deux des liens intimes des faits et comme s'opposant ainsi à la métaphore », l'art de la métaphore n'a rien de commun avec cette pauvre faculté : son « irrespect » n'a rien d'une tromperie. ⁸¹

Cette idée d'une métaphore peu respectueuse des « liens inscrits dans les faits » n'est donc pas neuve en 1971, sous la plume d'Albert Henry. Elle n'en est pas moins réactivée et, désormais, chargée d'un très net soupçon. On retrouve d'ailleurs la même suspicion chez Genette, lorsqu'il oppose métaphore et métonymie selon le schéma Marie et Marthe, spirituel contre matériel. Et c'est finalement la même idée qu'on trouve chez le groupe μ , au début du chapitre sur les métalogismes, quand il s'agit d'établir la différence avec les métasémèmes : on l'a vu, d'autres logiques sont à l'œuvre, d'autres critères sont employés que ceux qui sont expressément évoqués dans le découpage des notions. On perçoit notamment l'idée que, de la « mauvaise figure » « Le chat est un dieu » (le métasémème « pur ») à la « bonne figure » « Ceci n'est pas un chat » (le métalogisme « pur »), il y a le passage d'un énoncé avec rupture d'isotopie à un énoncé sans aucune rupture, l'énoncé « Ce chat, c'est un tigre » constituant *de ce point de vue aussi* un cas intermédiaire (chat et tigre sont des félins). C'est comme si la métaphore contenue dans « le chat est un dieu » faisait doublement

⁷⁷ A. Henry, *ibid.*, p. 65, 87-98.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 64.

⁷⁹ G. Esnault, *L'Imagination populaire, métaphores occidentales*, *op. cit.*, p. 29, 31.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 8.

⁸¹ *Ibid.*, p. 31, 38.

violence au réel : non seulement parce qu'elle ne contient pas de démonstratif, mais aussi parce qu'elle impose une assimilation hautement discutable, dont le changement d'isotopie fournirait la preuve patente.

Évidemment, cette idée de violence n'est pas entièrement fautive : la métaphore bouscule nos représentations. Chez Gaston Esnault, cela ne pose pas problème. Mais, formulée ainsi, avec ce soupçon d'idéologie, l'idée devient hautement contestable : si la métaphore fait davantage violence à quelque chose que la métonymie ou la synecdoque, c'est à l'idée que l'on se fait du réel, comme si c'était quelque chose que l'on avait sous la main, qui permettrait de vérifier la véracité des allégations métaphoriques, métonymiques ou synecdochiques. Une expression comme « Il n'a plus toute sa tête » ou « Il a perdu la tête », que l'on peut considérer comme métonymique, ou synecdochique, fait-elle moins violence au réel que « Il est dans la Lune » ? Non. Si la métonymie donne le sentiment de « suivre l'ordre des choses », et la métaphore de l'enfreindre, ce n'est valable que pour « l'ordre des choses » suggéré par les représentations dominantes. « Le chat est un dieu » choque évidemment aujourd'hui, davantage que « ce chat est un tigre », parce qu'il est *admis* que le tigre est une sorte de chat, mais en plus gros, plus féroce, plus sauvage.

Le débat sur la syllepse se comprend mieux alors. Les phrases « Un père en punissant, madame, est toujours père » ou « le singe est toujours singe, et le loup toujours loup », tirées de Fontanier, qui permettent à Genette de discuter avec Michel Deguy de la présence ou non de métaphores, sont symptomatiques du débat entre les différentes figures : faut-il voir dans ces syllepses des métaphores, comme Deguy, ou des synecdoques, comme l'auteur de « La rhétorique restreinte » à la suite de Fontanier ? La question semble mal posée. Le second usage du mot « père », « singe » ou « loup » est en effet différent, « figuré », comme le premier « Néron » dans « plus Néron que Néron lui-même », mais il est vain de vouloir maintenir ces expressions dans une catégorie ou une autre : tout dépend de l'interprétation qu'on en fait, qui varie selon les expressions considérées, les époques et les interlocuteurs. Si l'on considère le loup comme *naturellement* cruel, on parlera de synecdoque. Si l'on considère la cruauté du loup comme une représentation humaine sujette à caution, on parlera de métaphore. Il en va de même pour singe, sur qui on devine que Fontanier projette des traits humains, comme cela se faisait à l'époque classique. La question de Néron, dont on sait aujourd'hui qu'il ne fut pas conforme à sa légende, se présente en des termes différents, mais voisins. Autrement dit, nous avons affaire ici à des symboles, où métaphore et métonymie jouent un rôle : les symboles du loup, du singe, de l'empereur sanguinaire. Il me semble que la question du mot « père », longuement discutée par Genette, se pose de la même façon que pour le loup et le singe : l'idée d'amour est-elle perçue comme incluse « naturellement » dans l'idée de père ? C'est d'ailleurs le fond de la querelle à propos de *Phèdre* : Genette veut faire jouer à Deguy le rôle du mauvais père, celui d'un nouveau Thésée en quelque sorte, d'un procréateur mâle qui ne voudrait pas reconnaître en lui cette capacité d'amour, alors que le poète s'interroge seulement sur l'idée d'une telle propriété « naturelle », qui se trouverait *nécessairement incluse* dans les sèmes du mot « père ». ⁸² On voit bien que le symbole fait obstacle, ici aussi : celui du père en l'occurrence... Quoi qu'il en soit, néanmoins, de cette dernière syllepse, tous ces symboles peuvent servir de métaphore (« l'homme est un loup pour l'homme », mais aussi « plus Néron que Néron lui-même », par exemple, où l'on compare un nouveau tyran à l'image que Néron a laissée). Mais, comme on l'a déjà vu, l'origine du symbole, de la métaphore en l'occurrence, peut aussi être synecdochique ou métonymique : la « cruauté » du loup a pu être « constatée », sur la base de troupeaux attaqués par exemple ; sa

82 M. Deguy, « Vers une théorie de la figure généralisée », *Critique* n°269, octobre 1969, p. 847-849.

« rapacité », son caractère de prédateur a pu sembler extrême quand il lui est arrivé de s'attaquer à des enfants, comme à la fin du règne de Louis XIV ; ce qui n'empêche pas une analyse comme métaphore : on prête à l'animal des traits humains, l'idée de cruauté précisément, de violence « sauvage », inutile. Faut-il dire que les différentes figures sont présentes à la fois ? Selon que la nature du loup semblera *réellement* cruelle ou non à l'analyste, on soulignera davantage la dimension synecdochique ou métaphorique, l'une prendra le pas sur l'autre, on mettra davantage l'accent sur l'une que sur l'autre. Une fois de plus, on constate donc que la figure est au moins autant dans l'intention que dans le texte lui-même, que la matérialité de celui-ci ne porte pas toujours la trace de celle-là.

Dira-t-on alors qu'il y a plus d'idéologie dans la métaphore, puisqu'elle témoignerait ici d'une « défiguration » du loup, par exemple, sous le poids des représentations humaines ? L'idéologie me semble tout autant dans la synecdoque, puisqu'il n'y a pas de cruauté objective du loup, qu'on lui prête ici un sentiment humain. D'ailleurs, Fontanier n'écrit-il pas en commentaire : « Cela veut dire que rien ne peut changer le naturel, les mœurs du singe et du loup, et que ces animaux seront toujours les mêmes à cet égard » ?⁸³ Nous sommes très loin ici de Jack London, qui prend soin à la fin de *Croc Blanc* de comparer le loup apprivoisé, apaisé, capable de solidarité et même de sacrifice, au forçat endurci, traité comme un chien, devenu enragé, qui n'a pas eu sa chance. On pourrait donc très bien dire que la synecdoque joue parfois un rôle de *dissimulation*, de « naturalisation » de la métaphore... ou que la métaphore exhibe le paradoxe quand la métonymie ou la synecdoque l'entérine... Mais ce ne serait pas beaucoup plus malin : les tropes ne sont évidemment pas pour grand chose, en eux-mêmes, dans toutes ces méprises. Le malheur de cette figure du loup, c'est qu'elle repose sur un symbole, et que ce symbole, cette représentation, *a vécu*, a été ressenti avec une telle intensité à la fin du XVII^e ou au début du XIX^e siècle qu'elle n'est pas encore totalement morte. Mais c'est aussi parce que sa force a diminué que nous pouvons discerner avec plus de netteté aujourd'hui l'intrication de la métonymie et de la métaphore dans cette « image ». Enfin, on pourrait relever que l'idéologie est tout autant dans notre idée de l'homme que du loup : Albert Henry, qui discute lui aussi l'expression « l'homme est un loup pour l'homme », observe que « la cruauté est un des caractères du loup et de l'homme, admis par tous ou déjà observé par tous ».⁸⁴ Rousseau, Diderot, et beaucoup d'autres à leur suite, auraient-ils été d'accord pour placer un tel « sème » dans l'homme, malgré l'autorité de Plaute ? Il n'est pas innocent que ces auteurs aient ressenti, précisément à partir du XVIII^e siècle, quand l'influence de Hobbes s'est fait sentir, le besoin de répondre à ce mythe par un autre. Autrement dit, ne peut-on penser, à la suite de London, que l'homme est aussi malléable sur ce point que l'animal ? N'est-il pas ce qu'on en fait ? L'idée de sa « sauvagerie » – au sens, si l'on me passe l'expression, du « mauvais sauvage » – n'est pas plus dans le réel que celle d'une « cruauté » n'est dans le loup. L'erreur, l'idéologie ou la « fantaisie » n'est donc pas plus, mais pas moins non plus, dans la métaphore que dans la métonymie (« loup » ou « homme » renvoyant à « cruel », selon Henry lui-même). Et c'est d'ailleurs, précisément, sur ce point que Michel Deguy s'oppose à Fontanier, avant que Genette ne s'oppose à son tour au premier : nous avons à chaque fois celui qui croit à une nature et celui qui n'y croit pas.

83 Fontanier, *Les Figures du discours*, op. cit., p. 106.

84 A. Henry, *Métonymie et métaphore*, op. cit., p. 75.